



N° 89  
SEPTEMBRE 2012

# Jemmapes et sa région

## Hommage

Pendant treize ans, il a été - pour tous les Jemmapois petits et grands - "Le Maître", plus encore que le directeur de l'école de garçons.

Vénéré, admiré, inoubliable bien que souvent sévère comme l'exigeait sa mission d'éducateur.

Et tous ceux qui ont été ses élèves ou leurs parents, ses collègues ou ses amis s'unissent désormais pour le pleurer.

Arrivé à Jemmapes en octobre 45, pour succéder à M. Gémini - lui aussi, d'inoubliable mémoire - il y a formé, treize ans durant, l'esprit et le cœur des centaines d'élèves, pour en faire des hommes, secondé, dans son apostolat laïque, par une belle équipe d'enseignants d'élite constituée de Mmes Maria Tournier et Borel, Mme et M. Mairrot, et Mlle Baldino.

Avec eux, il a fait passer l'effectif de son école de 300 à 1500 élèves, après la création d'un cour complémentaire à vocation de collège.

Lieutenant de réserve, il participa, en outre, à l'encadrement de la préparation militaire dès 1946, puis commanda la compagnie territoriale forte de soixante hommes de 1955 à son départ de Jemmapes pour Djidjelli en 1958. Il fut alors nommé adjoint d'enseignement dans cette ville puis à Philippeville jusqu'en 1962.

En métropole ensuite, il poursuivit sa carrière dans l'Education nationale jusqu'en 1966, puis occupa les fonctions de conseiller pédagogique dans les établissements privés du département de l'Hérault jusqu'à sa retraite définitive, en 1983.

Ancien combattant au sein de l'Armée d'Afrique de 1942 à 1945, capitaine de réserve, il était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre avec palme pour citation à l'ordre de l'Armée, et de la Médaille coloniale.



## J'ai dormi à Auribeau

Pendant un demi siècle, j'ai fait le rêve tout éveillé de retourner dormir dans mon village, à Auribeau....

C'est fait!

C'est fait depuis fin avril 2012, lors de mon sixième retour au pays en compagnie de Dominique, mon partenaire, pied noir originaire de Marnia.

Mon rêve devint réalité le soir même de mon arrivée à Bône où, comme toujours, notre fidèle ami Amor Mouas - un ancien camarade d'école chez M. Stefanini - s'était fait un plaisir de se constituer en "comité d'accueil"...

● suite en pages centrales



## Lannoy 2012

Trente-trois fois que nos amis Lannois se retrouvent, fidèles au souvenir de leur village des rives de l'oued Radjeta. Relation de leurs journées d'amitiés dans le numéro de janvier 2013, l'image ci-dessus aidant à patienter jusque là.



# Au printemps d'Auribeau

Comité d'accueil... et d'hébergement, devrais-je préciser, car, tout au long de mon bref séjour, c'est chez lui que j'ai pu dormir, dans une maison toute neuve où il a bien l'intention de recevoir toutes les personnes qu'il a connues autrefois et qui seraient désireuses d'effectuer, comme moi, un retour aux sources.

Pendant une semaine, j'ai pu profiter au maximum du printemps au village et en ses environs, par de longues balades dans la campagne environnante, à la rencontre des agriculteurs et des bergers qui nous offraient le produit de leur jardin; et je repartais les bras chargés de légumes et de fruits, le cœur rempli d'émotion par cette simplicité, cette gentillesse, cette facilité à offrir.

Les champs étaient constellés de coquelicots, de glaïeuls, de bourrache, de buglosses et d'autres fleurs sauvages dont les riches coloris ressortaient à merveille sur le dégradé de vert des blés et des fèves croissant en abondance pour le vif plaisir des papilles.

Les cigognes, toujours fidèles, faisaient festin de lombrics dans la terre remuée par les socs, le tracteur ayant désormais remplacé le bœuf ou le mulet. Ce tracteur, elles n'en ont nulle crainte: il semble qu'elles savent, par instinct, que ce bruyant engin, en retournant le sol, les aide à se nourrir.

Partout, la nature était effervescente, et j'avais oublié à quel point celle-ci pouvait être bruyante des gazouillis, des piailllements et de la diversité des oiseaux nichés dans les taillis.

Nous avons eu le privilège de voir le tronçon de l'autoroute de l'Est entre Auribeau et Bône. A l'heure où paraîtra ce récit, la totalité de cette autoroute allant de la Tunisie au Maroc devrait avoir été inaugurée.

Revus aussi Philippeville et Stora, et nous avons fait un tour à Jemmapes, un lundi, lors d'un marché hebdomadaire.

Enfin - cerise sur le gâteau - Amor nous a fait découvrir le site des ruines romaines de Tiddis, dans la région de Constantine. Ce jour-là, le thermomètre affichait 36°, mais l'air étant sec, je n'ai pas souffert outre mesure de la canicule.

En bref, je me suis ressourcée dans mon village natal où j'ai eu le plaisir de retourner dans ce qui fut ma maison familiale; comme à chacun de mes passages, j'y étais attendue pour converser devant un bon café et des pâtisseries-maison.

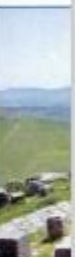
Le soir, balade à la "fraîche" dans les rues du village, le nez en l'air comme autrefois les soirs d'été, à plonger le regard dans l'immensité ténébreuse constellée de diamants scintillants.

Je peux dire, en outre, qu'il ne se passait pas une journée sans qu'un voisin d'Amor ne vienne nous apporter des pâtisseries ou du couscous, en signe de bienvenue, trop heureux de voir une ancienne Auribeadoise revenir régulièrement au village, tout en déplorant que d'autres n'en fassent pas autant, mon vœu étant, in châ Allah! - que mes anciennes copines se joignent à moi lorsqu'il se produira mon prochain retour.

Quelques amis d'autrefois sont venus également nous rendre visite chez Amor - à refaire le monde - devant un verre de thé, comme il se doit, et quelques pâtisseries.

J'ai fait le plein, en ayant une pensée pour tous nos Auribeadoises et Auribeadois qui gardent, sans doute, la nostalgie de leur petit terroir.

Elyette FILLOZ



1 Moutons sur fond d'Auribeau - 2 Dominique et Elyette en dégustation de fèves 3 Elyette, Amor et Kouki sur fond de baie de Stora - 4 Un coin d'Auribeau - 5 L'école primaire d'Auribeau - 6 L'ancienne gare - 7 Labours et repas de cigognes - 8 Orangers - 9 Etal de dattes - 10 Etalage de "miéleux" - 11 L'ancienne mairie d'Auribeau - 12 Allée pavée à Tiddis - 13 Tronçon d'autoroute - 14 Arc et ruines à Tiddis.



# L'idée lumineuse de ma mère

La guerre de 1939-45 terminée, la fête de Jemmapes reprit ses droits au début du mois de septembre où, chaque année, les fameux samedi, dimanche et lundi étaient ce que nous attendions de plus; et nous n'étions certainement pas les seuls, tant à La Robertsau où nous habitons qu'à Jemmapes.

L'aventure que je vais raconter remonte, à 1948, c'est-à-dire à mon adolescence: j'avais alors seize ans, mon frère Jacques quinze, ma soeur Andrée dix et ma petite soeur Marie-Paule, tout juste cinq.

Arrive ce samedi de septembre, premier des trois jours tant attendus. Dans quelques heures, nous serons au bal, devant la mairie, avec l'orchestre, la buvette, les familles et les amis que l'on retrouve...

En outre, cette année 1948 était celle du centenaire de la fondation de Jemmapes, et il y aurait là le préfet, des personnalités importantes du département, la clique et la fanfare du 15<sup>ème</sup> régiment de tirailleurs sénégalais venues de Philippeville, et des manifestatons à Sidi Meziène et ailleurs dont j'ai oublié les détails. Alors, vous pouvez imaginer - ou vous remémorer - l'ambiance!

Nous voilà donc arrivés au soir du fameux samedi.

A la maison - où nous ne tenons plus en place depuis un bon bout de temps - tombe le soir et arrive le moment tant et tant attendu du départ.

Papa sort notre auto de son garage - une bonne vieille Citroën d'avant-guerre - et la range devant la maison. Vite, vite, nous voilà installés, Maman devant et les enfants groupés sur la banquette arrière.

Papa tourne la manivelle jusqu'à ce que le moteur veuille bien ronronner, monte s'asseoir près de Maman, actionne l'allumage des phares... et là - catastrophe! - voilà que ceux-ci refusent de s'allumer pour nous éclairer.

Capot relevé, Papa cherche à réparer la panne mais ne la trouve pas, tandis que le reste de la famille commence à s'énerver.

Finalement, Papa constate que, sans lumière, il est impossible de couvrir les quelque dix kilomètres qui nous séparent de Jemmapes: c'est irréalisable.

Déception, dépit. Maman, pour sa part, toujours conciliante, cherche déjà un moyen de ne pas nous voir éplorés.

Et, soudain, lui vient à l'esprit une idée... "lumineuse" - c'est le cas de le dire - qu'elle expose à Papa qui, d'abord, refuse tout net mais, devant nos lamentations et l'insistance maternelle, finit par accepter.

Alors, vite, Maman court à la maison et en revient aussi vite, avec une "lampe tempête" déjà allumée et la tend à mon frère qui, tout en protestant véhémentement, finit par enjamber le capot sur lequel il s'assied à califourchon, s'agrippe d'une main au bouchon de radiateur et, de l'autre, brandit bien haut la lampe au-dessus de la route.

Et nous voilà partis en cet équipage, mon frère devant, en costume de fête et soigneusement cravaté, droit comme un nabab, hurlant afin de couvrir le bruit du moteur: "Tourne à droite... Tourne à gauche... Va tout droit..."

Papa, très concentré, essaie de traduire, au volant, les indications reçues de Jacques et, lentement, très lentement, prudemment, nous avançons, à peine un peu plus rapidement qu'une tortue.

Et puis, soudain, alors que nous avons parcouru une bonne partie du trajet, voilà que Papa, brusquement, se met à couper le moteur et nous avertit que, tôt ou tard, nous allions finir par quitter la route et verser dans un fossé, et que mieux valait rester sur place et attendre le jour pour rentrer à la maison.

Quoi! Abandonner maintenant que l'on est si proches du but? Mon frère - conscient de sa position cocasse - donne raison à Papa, mais nous, les filles, appuyées par Maman, renouvelant nos jérémiades, faisons tant et si bien que Papa finit par accepter de se remettre en route.

Bien au-delà de Bayard, voilà que nous croisons, sur la ligne droite, un fellah en carriole qui, stupéfait par cet étrange équipage digne d'un gag inventé par Charlie Chaplin, arrête son cheval et se fige comme une statue pour nous regarder passer.

Enfin, voici l'entrée de Jemmapes et les mille et une lumières dont brille la fête. Il ne faut surtout pas que la foule nous voie arriver en notre équipage.

Vite, mon frère abandonne son inconfortable piédestal pour aller retrouver sa place et toute sa dignité sur le siège arrière, tandis que notre smala roulante pousse un grand soupir collectif de soulagement et de satisfaction.

Double soupir pour nous les filles, car Papa ne pourra pas dire - lorsque viendra le moment où il en a assez de la fête - "Allez, en route, on rentre". Cette fois, il faudra bien qu'il patiente jusqu'aux premiers feux de l'aurore, quand se taisent les derniers flonflons des réjouissances.

Michèle VERMOTÉ CAMILLIERI

## Le renom de Sidi Meziène

Les gamins riverains de la rue Barral, à Jemmapes, que nous étions aux temps anciens, utilisaient comme aire de jeux le chemin non goudronné qui, partant du Royal Cinéma, remontait vers le siège de la Commune mixte.

Nous l'avions - et d'autres avaient dû le faire avant nous - baptisé "Les Remparts", sans doute parce que le mur d'enceinte du village initial avait suivi son cheminement.

C'était aussi l'itinéraire qu'on prenait pour monter au marabout de Sidi Meziène.

Aussi, nous arrivait-il parfois - toutes confessions religieuses confondues - de nous joindre aux pèlerins qui grimpaient la colline, au son des zornas criardes et des sourds tebels, derrière les étendards multicolores des pieuses confréries.

Avec eux, nous disposions des bougies sur la tombe du saint homme, geste qui avait pour nous l'équivalence d'un dépôt de cierge devant la statue de saint Spérat, patron de la paroisse catholique.

Il faut rappeler combien le rayonnement de Sidi Meziène était important dans notre village. En effet, dans une conversation courante, pour affirmer avec force une vérité, ne disions-nous pas: "Hackh Sidi Meziène" (C'est la vérité de Sidi Meziène), et l'interlocuteur de répondre, la main droite sur le cœur: "Andek l'hackh" (Tu as raison).

José TORASSO





# Souvenirs d'enfance d'un ex-marquis de Carabas

Sans mon aval, je suis arrivé dans ce monde un mardi, à l'automne de 1924, en pleine nuit.

Le Dr Gouvert qui m'a mis au monde, avait alors 70 ans. Ma mère l'avait choisi pour son âge avancé car il était presque du même âge que son propre père, ce qui l'avait rassurée.

Ma plus tendre enfance s'est passée dans une petite maison de deux pièces dont une cuisine. Pour autant que je m'en souviens, il n'y avait presque pas de meubles tant pauvres étaient mes parents: un grand lit dans la chambre, avec un meuble de chevet; une table et trois chaises dans la cuisine.

Nous vivions presque tout le temps dans cette cuisine qui ouvrait sur une cour intérieure, mon domaine car j'en connaissais tous les recoins.

Le coin de travail était des plus rudimentaires, et le petit robinet de lait le seul point d'eau courante. L'évier en terre cuite avait une forme d'entonnoir, et, juste à côté, se trouvait un simple brasero de fonte sur lequel maman mitonnait tous ses plats.

Au-dessus, une grande hotte, bordée d'une étagère sur laquelle on avait aligné des boîtes de fer blanc: sel, farine, café...

Pas de W.C., cela va sans dire. Tout petit, j'avais droit au pot de chambre, mais, dès mes trois ans, j'ai dû faire comme tout le monde et me rendre aux toilettes situées au fond de la cour, à côté des bassins de la buanderie: un cagibi infect avec ses *chichma* à la turque qui donnaient directement dans le trou de la fosse septique. Pas de chasse d'eau, et des journaux pour le reste.

En face de notre maison, se trouvait celle de mes grands-parents, juste à côté de la forge où travaillaient mon père et deux ouvriers.

Vue de mes yeux d'enfant, cette forge était immense, avec deux énormes soufflets qu'on actionnait à la main, et, entre les deux enclumes, un bassin de refroidissement des fers rouges; j'ai encore à l'oreille les sons métalliques du martèlement, suivis des borborygmes lorsqu'on trempait les socs dans l'eau froide du bassin: il se dégageait alors une vapeur à l'odeur particulière de fer brûlé.

Il y avait aussi les machines-outils du charonnage, qui servaient surtout à mon père, charron de base: elles fonctionnaient déjà à l'électricité, car le village était nanti d'une usine électrique à vapeur. La raboteuse fournissait les copeaux, et la sciure était donnée au boucher du coin, pour le nettoyage de sa boutique.

J'aimais ramasser les copeaux qui avaient une bonne odeur de bois sec fraîchement râpé, mais j'avais horreur de faire la corvée de charbon qui salissait mes mains.

Lorsque maman vidait son couffin, au retour du marché, je grimais sur un petit banc et déposais une poignée de copeaux au fond du brasero, puis, délicatement, des morceaux de charbon de bois par-dessus. Il ne restait plus qu'à craquer une allumette puis poser le diable par-dessus le foyer pour éviter d'enfumer la cuisine.

En face de la forge et de la buanderie, se trouvait un minuscule jardin potager. On y plantait des salades, des poireaux, des choux, à l'ombre d'un immense figuier. Pour Pâques, quand les cloches revenaient de Rome, c'est là que j'allais chercher les oeufs que maman avait dissimulés, la veille.

Pâques était fêtée, dans le village, avec beaucoup de religiosité. C'était la fin d'un carême de quarante jours, et l'on se gavait de brioches et de mouna, sorte de couronne en pâte briochée saupoudrée de sucre et de morceaux de fruits confits. Comme nous n'avions



pas de four, il fallait se rendre chez le boulanger pour assurer la cuisson.

Mes grands-parents paternels habitaient, face à notre cuisine, un immeuble d'un étage qu'on atteignait par un escalier extérieur donnant sur une terrasse. Je m'amusais follement à monter et descendre cet escalier, et la terrasse était mon fief à jouets.

Ma grand-mère Jeanne, qui avait épousé mon grand-père en secondes noces, a bercé mon enfance. Née en Corse, elle avait reçu une éducation poussée. Dans ma petite tête, elle présentait une certaine classe, avec une façon de parler élégante et nous étions tous deux de connivence: c'était un peu, en quelque sorte, "la vieille femme et l'enfant", sans la mer.

● suite au verso



Sur cette photographie d'amateur prise à l'école maternelle de Jemmapes (mais pas par madame Boutin dont il est question dans le texte), Norbert est - en partant de la gauche - le troisième écolier assis sur le banc, au premier rang, parmi ses petits camarades. Peut-être certains lecteurs de notre bulletin se reconnaîtront-ils parmi ces jeunes enfants nés peu avant et peu après 1924?



# Souvenirs d'enfance

Elle avait une grande amie corse, Félicité Colonna, épouse de M. Boutin, secrétaire de la Commune mixte de Jemmapes, un homme beaucoup plus âgé qu'elle.

Je revois encore Raymond, leur fils, en uniforme de saint-cyrien, coiffé de son casoar, venant saluer ma grand-mère qui était très fière de le recevoir. Devenu capitaine, il devait mourir en héros pendant la campagne d'Italie.

La passion de Mme Boutin étant la photographie, elle m'avait fait poser dans son jardin en 1928, lorsque Maman me costuma en marquis de Carabas: c'est le seul cliché qui me reste de cette époque. J'avais quatre ans.

Tous les dimanches que Dieu faisait, Maman me menait par la main, à la messe. L'église, construite dans la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, était vouée à saint Spérat, patron des vigneron: au pied de sa statue située près de l'autel, on pouvait voir, en effet, un pied de vigne et quelques grappes de raisin.

La messe était un événement qu'on ne devait pas manquer. Les cloches se mettaient à sonner trois fois, de dix minutes en dix minutes: ainsi, les fidèles savaient de combien de temps ils disposaient avant l'introit.

Le matin, à midi et le soir, les grosses cloches sonnaient l'Angelus. Les petites, elles, sonnaient le glas pour annoncer un décès. Elles étaient reliées par deux cordes d'un diamètre différent, qui pendaient dans le sas de l'entrée, et c'est le sacristain qui était chargé de les tirer, suivant les directives de M. le Curé.

Ce curé Ehrbacher était grand et massif, avec des cheveux en brosse. Son presbytère était situé à quelques mètres du sanctuaire: petite maison d'un étage, entourée d'un jardin... de curé, c'est-à-dire non entretenu.

Il aimait bien l'anisette, ce curé, et, tous les soirs, il jouait à la belote avec mon père et d'autres villageois au café du Commerce, à un angle de la place où se dressait son église. Il avait un fort accent et roulait les "r" en parlant, et son haleine sentait l'anis.

Chargé de l'âme de ses paroissiens, du baptême au saint viatique, il régnait sur un bon groupe d'enfants de chœur à qui il donnait, à mon époque, 10 sous par enterrement et 20 sous par mariage. Les baptêmes n'étaient pas rétribués, mais, pour les fêtes de Noël, chacun avait droit à un petit jouet offert dans le jardin du presbytère.

Un an sur deux, venait, pour la Confirmation, Mgr Thiénard, l'évêque de Constantine et d'Hippone.

Autant que je m'en souviens, les classes sociales étaient hiérarchisées. Même pour les morts, il y avait trois classes d'enterrement: les riches, les "moyens" et les pauvres, les cercueils des premiers étant en chêne, ceux des derniers en bois blanc passé au brou de noix... On dénombrait aussi deux corbillards: le noir pour les adultes, le blanc pour les enfants, les chevaux se trouvant drapés, selon l'âge du défunt, de noir ou de blanc.

Quand le cortège funèbre s'était formé, après l'absoute, on se dirigeait lentement vers le cimetière situé à environ 500 mètres du village.

Le curé, drapé dans sa chasuble noire, se plaçait devant le cheval, et les enfants de chœur, devant lui, suivaient le cruciphore qui ouvrait la marche.

Autour du corbillard, les proches du défunt tenaient les cordons du poêle; la famille et les amis suivaient.

Pour des raisons que j'ignore encore, les femmes n'assistaient jamais à un enterrement.

Ce culte de la mort était lugubre. On veillait le corps pendant deux ou trois nuits, jusqu'au moment de la mise en bière. Les femmes se voilaient de crêpe noir, et ce deuil s'étirait sur des années, prolongé ensuite par un demi-deuil en gris-souris.

Pour aller au cimetière, on passait entre la gendarmerie et l'usine électrique. Je me souviens encore de ses énormes volants en fonte qui entraînaient les moteurs à vapeur avec un vacarme infernal. Tout à côté, se trouvait un jardin potager, et un peu plus loin, passait la ligne de chemin de fer à voie métrique qui reliait Bône à Saint-Charles.

A l'époque, le village vivait pratiquement en autarcie, entouré de ses vignobles, de champs de céréales et de vergers. Chacun possédait son jardin potager, son clapier, son poulailler, quand ce n'était pas sa porcherie et son écurie.

Norbert TORASSO



## D'en haut

A gauche, la "seigneurie" d'Hespel; à droite, des coins du marché et de la maison Bourge-Camillieri, l'immeuble de la Compagnie Algérienne et la mosquée: un petit coup d'oeil aérien pour les nostalgiques du lointain Jemmapes et les autres.



## Médaille de brave

Nos ascendants jemmapois du XIX<sup>ème</sup> siècle ont été les contemporains d'un authentique soldat de Napoléon 1<sup>er</sup>, un fantassin qui avait eu l'honneur et la gloire de servir sous les ordres de l'Empereur, un officier du 21<sup>ème</sup> de ligne qui était donc loin d'être un de ces "petits et sans grade", comme les désignait le Flambeau de "L'Aiglon". Pour preuve de son appartenance à la Grande Armée, voici, ci-dessus, le diplôme - accompagnant la fameuse Médaille de Sainte-Hélène - établi à son nom, Chenevier. Cette pièce écrite et la médaille ronde retenue par un ruban à raies verticales vertes et rouges (un peu semblable à la croix de guerre de 1914-18) lui ont été attribuées avec le numéro 47.368, et le diplôme a été signé du nom de S. Exc. le maréchal Anne Charles Lebrun, duc de Plaisance, grand chancelier de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur, fils de l'ancien archi-trésorier du Premier Empire. Cette fameuse médaille de Sainte-Hélène avait été créée le 12 août 1857, par l'empereur Louis-Napoléon III, en souvenir de son oncle, pour être décernée aux 405.000 anciens officiers, sous-officiers et soldats encore vivants, qui avaient servi la France entre 1792 et 1815.



# Dans votre courrier

● Denise MAGNON  
76 Font-Robert bat 3 entrée 1  
04160 Château-Arnoux  
Le 2 juin, partant pour le département de la Loire, j'ai fait une escale au Poët-Laval, dans la Drôme, pour aller sur la tombe de Léone et Julien Hersant. Puis, à Saint-Etienne, je suis allée voir ma plaque de supporter de l'équipe de football de la ville, qui se trouve, parmi d'autres, sur un pilier du stade municipal.

● Marie-Elisabeth HEUZARD  
190 rue des Trembles  
84120 Pertuis  
Dimanche 17 juin, Charles et moi sommes allés à un rassemblement des "Amis de Malte dont le méchoui rassemblait plus de trois-cents personnes, majoritairement pieds-noirs ou de racines maltaises. Cette association existe depuis très longtemps, et c'est par mon amicale des pieds-noirs de Périgueux que j'y suis entrée. A Saint-Sardos (Tarn-et-Garonne), nous avons ainsi passé une agréable journée à la base de loisirs. Si des compatriotes jemmappois veulent s'inscrire, voici les coordonnées du président M. François Azzopardi, "Les Amis de Malte", La Nadesse 82600 Verdun-sur-Garonne. C'est un octogénaire extrêmement dynamique, originaire de Guelma.

● Jean PUECH  
2 rue Paul-Signac  
84130 Le Pontet  
Ce journal de Jemmappes, je n'en manque jamais ni la lecture, ni la relecture. Inconsciemment on y recherche encore le Jemmappes de notre lointaine enfance. Ma tante, Paulette Camilleri née Besard, m'avait offert tous les numéros que Totor, son époux, avait collectionnés. J'ai grandi à l'ombre du balcon de la maison du Dr Gouvert, et je connais tous les recoins de sa terrasse et ceux de la cave d'Henri Canuel, qui jouxtait, et dont les marcs de raisin embaumaient notre espace vital, au-delà des vendanges, quand leur distillation s'effectuait directement sous nos yeux. Je n'en ai rien oublié.

● Georges TRAPP  
23 avenue du Château  
06270 Villeneuve-Loubet  
Mon épouse est décédée dans mes bras, après quatre mois intenses de souffrances causées par un cancer de la vessie.

● Gérard LAPLACE  
14 rue Clemenceau  
64800 Nay  
Je pense qu'il est louable de signaler que la photographie aérienne de Roknia, parue dans le précédent numéro de "Jemmappes et sa région", date de 1955 et a été réalisée par le commandant Bastouy qui était bien connu de la population de Roknia.

● Paul CLEMENTI  
6 boulevard Edouard-Herriot C 61  
13008 Marseille  
L'hommage aux mères de famille rapporté par "La Revue villageoise" et reproduit dans le précédent numéro de "Jemmappes et sa région" est émouvant.

"Trois vaillantes et méritantes" mères de famille furent décorées de la médaille de la famille française par l'administrateur Jaumes, en présence de M. le comte Hubert d'Espel et de M. Clementi, président et vice-président de la Ligue des familles nombreuses.  
C'était mon grand-père, et tous les deux entretenaient les meilleures relations.  
Quant à Mmes Vogler, Devèze et Serra, elles auraient mérité davantage qu'une médaille.

Grâce à "Jemmappes et sa région", l'évocation de cette cérémonie et le souvenir de leurs efforts pour élever de nombreux enfants leur apportent une reconnaissance posthume.

Je n'ai pas connu mon grand-père qui a disparu en 1932, bien avant ma naissance, mais la lecture de son nom dans cet article m'a vraiment touché.

● VIENT DE PARAÎTRE  
"20 août 1955 dans le Nord Constantinois", par le Dr Roger Vétillard, 20 euros. En librairie ou aux Editions Villeneuve, 75 rue de Gergovie 75014 Paris.



José TORASSO Vence  
Ci-dessus, ma fille Audrey et ses enfants Skye et William. C'est pour être près d'eux que j'ai quitté la banlieue de Marseille et me suis établi à Vence, il y a deux ans, ma DMLA m'ayant alors terriblement déstabilisé. Depuis, j'ai retrouvé un peu de ma vision mais je lis très peu. Ma fille, après la naissance de ses deux enfants, avait repris ses études supérieures. Son master bilingue lui permet désormais d'enseigner à Sophia Antipolis. De plus, elle a créé une société de conseil en énergies renouvelables, avec une clientèle anglaise car Vence a beaucoup de résidents anglo-saxons. Pendant qu'elle travaille, c'est mon épouse et moi qui nous occupons des enfants - déjà parfaitement bilingues - car leur père, Ecosais, ingénieur naval, est souvent parti aux quatre coins de l'Europe.

● Pierre LATKOWSKI  
"Chantoiseau"  
Impasse Auguste-Prunai  
83000 Toulon  
Remis de mon accident, je n'éprouve plus grand-chose côté récupération, mais je suis trop heureux de ce qui me reste car j'ai eu bien peur que ce fût pire.

● René BRESSON  
190 rue des Trembles  
84120 Pertuis  
J'ai été gendarme à Jemmappes de 1945 à 1951; mon épouse, elle, travaillait à la Poste.



Gérard LAPLACE 14 rue Clemenceau 64800 Nay  
Cette photographie date du 12 août 1991. Elle été prise à Saint-Paul de Léren, après les retrouvailles de l'abbé Porta - ancien curé de Gastu - avec d'anciens paroissiens qu'il avait connus à Roknia. Au-delà de l'exode de 1962, il s'était retrouvé chanoine à la chapelle Notre-Dame des Armées, à Versailles. C'est à la lecture d'une revue de Rapatriés que mon épouse Mathilde Laplace née Hentz (ci-dessus) avait retrouvé ce prêtre de choc avec lequel elle avait failli périr lors d'une embuscade dans la région de Roknia. Séduit par le Béarn, l'abbé Porta décida de s'installer, lorsque sonnerait pour lui l'heure de la retraite, dans cette agréable région, à deux pas de chez nous. Par la suite, sa santé ne lui ayant plus permis d'être autonome, il fut admis à la Maison de retraite pour prêtres "François-Henri" de Pau et y rendit son âme à Dieu le 21 mai 2003. L'office funéraire fut célébré en l'église Sainte-Thérèse, en présence du drapeau des Anciens combattants, le défunt étant chevalier de la Légion d'honneur, Médaille militaire et Croix de la Valeur militaire.

## Carnet L'écot

### DECES

Avec très grande tristesse, nous avons appris le décès de:

- Lucien BELASCO, 92 ans, le 20 04 2012 à Castelnaud le Lez (34); époux de Gergette née Lavergne; père de Pierre, Marie-Hélène, Philippe; grand-père de Serge, Laetitia, Olivia, Cynile, Aurora, Loïc; arrière-grand-père de Lucas, Alexis et Morgane.

- Maryvonne Brigitte TRAPP née Chevalier, 69 ans, le 06 05 2012 à Villeneuve-Loubet (06); épouse de Georges; mère de Dominique; grand-mère d'Eugénie.

Nos condoléances cordiales aux familles plongées dans l'affliction.

### MARIAGE

Nous avons la grande joie d'appréhender le mariage de:

- Romain BOISSIER et Marion ALLAKI, fille de M. Robert Allaki et Mme Josyane Allaki née Vial, le 30 06 2012 à Draguignan (83); Romain est le fils du Dr Jean-Marc Boissier et Mme née Béatrice Pellegrino et le petit-fils de notre compatriote Bernadette Boissier née Hugonnot.

Nos vœux cordiaux aux nouveaux époux et nos félicitations aux familles nouvellement unies.

N'ayant plus en mémoire l'éditorial paru en première page du numéro 87 de "Jemmappes et sa région", certains de nos lecteurs ont envoyé à notre trésorière un chèque pour acquitter leur écot 2012, ce qui a obligé cette dernière à leur renvoyer ce chèque, qu'accompagnait un mot d'explication qu'il lui a été pénible de rédiger car elle souffre des mains et a déjà subi plusieurs interventions. Merci, donc, de bien vouloir cesser l'envoi d'un écot. Il sera toujours temps, si les euros se mettaient à fondre trop vite de nos réserves, de faire paraître un "à votre bon coeur m'sieu-dames" dans nos colonnes pour informer nos lecteurs que le contenu de nos caisses est en train de tarir.

## Jemmappes et sa région

● REDACTION  
Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31  
jemmaplyc@laposte.net

  
l'edelweiss  
T 04.79.07.05.33